

Second tour concours 2023

Monologues

- ***Les chants anonymes de Philippe Malone***

Ed. Espace 34

De « Tu te tiens... » à « ... Non. » (pages 18 à 19)

- ***Les Troyennes – Théâtre complet de Sénèque***

Ed. Thesaurus Acte Sud

Traduit du latin par Florence Dupont

De « Hécube » à « La chute de Troie est déjà du passé » (pages 215 à 218)

- ***Norma Jeane Baker de Troie de Anne Carson***

Ed. L'Arche

Traduit de l'anglais par Edouard Louis

De « Vous entendez ça... » à « ...à la fenêtre. » (pages 53 à 55)

- ***Les Suppliants de Elfriede Jelinek***

Ed. L'Arche

Traduit de l'allemand par Magali Jourdan et Mathilde Sobottke

De « Vivants... » à « ... et encore après » (pages 7 à 9)



Tu te tiens sur le rivage et tu parles avec le ressac. Devant toi les ruines d'un siècle cendré. Dans ton dos l'orage brûlant des bombes incendiaires. Des filets de sang s'écoulent des torsos d'hôpitaux. Les missiles les ont éventrés. Les soldats ont achevé chaque gravât. Un par un. Tu es Anonyme. La chienne errante au ventre empli de plomb. Un cri entre les mâchoires. L'écho muet d'une vie transformée en latrine. Sur ta peau VEUILLEZ LAISSER L'ENDROIT AUSSI PROPRE QUE VOUS L'AVEZ TROUVE. Tu es Anonyme et n'as de cesse de nettoyer ton visage. Pour l'avenir. Tu ramènes entre tes crocs la carcasse métallique d'un soulèvement. Le ciel s'est éteint sur toi, le soleil ne brûle plus qu'à l'Ouest. Tu es Anonyme et tu amasses en toi des clous à replanter. Ils pousseront mieux sous un soleil plus froid. Adossée au désert tu contemples le désert. Des images de prospérité tatouées sous la paupière. Flashs incendiaires sauce publicitaire. Aveuglée. Tu es Anonyme et ne possède pas encore tes propres paupières. Ombre lumière enfer paradis. Chaque clignement d'œil un écartèlement. Tu es Anonyme, à l'est de toute peur. L'avorton enfanté par les bombes. Tu apportes la preuve de leur amortissement et le récépissé du service-bien-fait. Tu marches depuis trois mois pour ramener le plomb. En consigne. Tu es Anonyme apatride et tu reviens de l'enfer. Encore vierge, déjà squelette. Ils n'osent pas violer les os. Tu es Anonyme et tu viens renégocier le contrat. Non.

Tu te tiens sur le rivage et tu parles avec le ressac. Devant toi la faillite d'un siècle. Dans ton dos la gueule assoiffée de champs pétroliers. Les arbres ont déserté les forêts. Leur ombre réfugiée en sous-sol. Jour et nuit des seringues pompent leur sang. Noir. Une terre bénie pour qui boit du sable plante de l'acier cultive des, Derricks. Tu es Anonyme botaniste et tu connais parfaitement l'histoire de l'industrie ouvrez les guillemets

« Comté de Londres. Grande place de Tyburn. Entre 1606 et 1608 le bourreau Thomas Derrick perfectionne la technique de la poutre et du nœud coulant pour y adjoindre un système de poulies et de treuils. Grâce

à cette innovation technique il réussit à pendre 3000 personnes en deux ans. L'industrie reconnaissante donnera son nom aux potences et dispositifs de levage. Plus tard aux puits de forage. Pétroliers. Fermez les guillemets »

Tu es Anonyme et tes enfants pendent sous le sable. En surface les alignements de potences sucent les anciennes forêts. Des cimetières métalliques qu'une chaleur croissante ondule comme un mirage. Economique. Sur les stèles de tes enfants des photos de moteurs à explosion. Dans leurs cercueils pour le voyage deux petits jerricans Exxon. Le soleil a vidé l'eau des corps. Ils ont bu leur dernier galon de fuel. Les enfants digèrent mal le progrès. De l'essence coule dans leurs veines. Ils sont hautement inflammables. Tu es Anonyme et tu amènes avec toi leurs restes. Pour emplir les réservoirs de 4X4. Non.

Tu te tiens sur le rivage et murmures devant le ressac. Devant toi les silences d'un siècle. Dans ton dos un sous-continent colonial aux tracés rectilignes. Du point A au point mort. Euclide a baisé Pythagore. La Grèce a enfanté des géomètres. Les crayons ont creusé des frontières jusqu'au sous-sol marin. A l'aide d'une règle d'or un torse noir fut saigné. Une nouvelle économie irriguée. Des villes portuaires construites. Un beau triangle commercial une bourgeoisie bien ronde de l'or en lingots de la chair crue. Tu es Anonyme et tu es cartographe. Tu as inversé les cartes, restauré leur négatif. Au dos de chaque pays une peau vierge sans quadrillage. Tu es Anonyme et tu viens redessiner les plans. Non.



~~Tu es Anonyme et tu t'emmerdes chez toi.
Tu es Anonyme et l'avenir a glissé dans ton dos.
Tu es Anonyme et tu veux marcher la nuit sans avoir peur.
Tu es Anonyme et tu es perméable aux balles.
Tu es Anonyme tu fuis l'aboiement l'ordre simple le couperet.~~

Séquence
- les Troyennes -

SCÈNE I

1-66

Hécube.

HÉCUBE

Vous
Les rois trop confiants
Vous
Les tyrans tout-puissants
Dans vos palais immenses
Sans craindre l'humeur changeante des dieux
Vous vous abandonnez au bonheur

Regardez-moi
Regardez Troie
Nous témoignons pour l'éternité
Que la Fortune est grande
Et les trônes fragiles,
L'orgueil, aux pieds d'argile

Elle est tombée
L'œuvre sublime des dieux
La puissante colonne de la puissante Asie
Troie s'est écroulée



Pour elle
 Ils étaient venus se battre
 Des rives du Don aux sept bouches glacées
 Des pays de l'Aurore où le Tigre mêle sa tiédeur aux eaux rouges
 de la mer
 Elles étaient venues
 Les Amazones
 Quittant les horizons où se profilent les caravanes russes pour
 marteler de leur pas les bords de la mer Noire

Pergame blessée à mort
 S'est couchée
 Murailles écroulées
 Poutres calcinées
 Voici sa beauté gisante

Les flammes assaillent le palais
 La demeure d'Assaracos vomit des tourbillons de fumée
 Les vainqueurs veulent l'or du roi
 Et se jettent dans le brasier pour piller la ville en feu

Le ciel sur Troie s'est éteint
 Sombre marée fumante
 Pâle nuée de cendres
 Le jour se voile de deuil

Debout
 Ivre de rage, assoiffé de vengeance
 Le vainqueur suit des yeux la lente chute d'Ilion

Après dix ans de siège
 Le guerrier sauvage
 Lui pardonne

La peur le tenaille
 Encore et toujours
 Il la voit vaincue, effondrée
 Il n'y croit pas
 Il ne croit pas à sa victoire

Avec rage
 On pille
 On massacre
 On force les trésors
 On entasse le butin sur la plage
 Les mille navires grecs ne pourront emporter les dépouilles
 de Troie

Je vous prends à témoins, dieux qui m'ont combattue
 Et vous aussi, cendres de ma patrie
 Je te prends à témoin, Priam roi de Phrygie
 Enseveli avec ton royaume sous les ruines de la ville
 Je te prends à témoin
 Fantôme d'Hector
 — Tant que tu restas debout
 Là-haut se dressait la citadelle —
 Et vous, pauvres petites ombres
 L'essaim grouillant de mes enfants morts

Rien n'arriva qui ne fût annoncé
 Elle avait tout prédit, la folle d'Apollon

Elle chantait nos malheurs dans son délire
Mais son dieu empêcha qu'on la crût

Moi, Hécube, la première
J'avais tout prévu
Je portais un enfant à naître
J'ai vu en songe nos malheurs à venir
J'ai tout dit, prophéties inutiles
Avant Cassandre j'ai crié dans un désert

Je témoigne

Non

Ce n'est pas l'astucieux Ulysse qui alluma le brasier

Ni son compagnon nocturne

Ni le traître Sinon

C'est moi

Moi qui suis l'incendie

Les torches qui vous brûlent

Mais pourquoi gémir au milieu des décombres

Dans une ville morte

Moi la vieille je vis encore

Regarde

Voici des cadavres frais

La chute de Troie est déjà du passé

J'ai vu

Crime entre les crimes

Le meurtre du roi

Priam égorgé sur l'autel

J'ai vu le fils d'Achille

Le guerrier sauvage

J'ai vu le couteau

Le roi saisi par les cheveux

Sa nuque renversée

L'épée s'enfonçait

Profond

Le vieillard s'offrait sans résistance

Elle entra jusqu'à la garde

Quand Pyrrhus sortit la lame de sa gorge

Elle était sèche

Rien ne put empêcher ce crime contre nature

Ce crime de fou

Pyrrhus égorga un vieillard au seuil de la mort

Sous le regard des dieux

Dans le saint des saints du royaume déchu

Père de tant de princes

Priam gît sans sépulture

Troie brûle

Et son roi n'a pas de bûcher funèbre

Mais ce n'est pas fini

Les dieux ont encore soif

En ce moment c'est le tirage au sort

Le hasard donne un maître à chacune des femmes et des filles
de Priam

Même à moi
 Qui ne vaux pas grand-chose
 L'un convoite l'épouse d'Hector
 L'autre la compagne d'Hélénos
 Un autre là-bas veut celle d'Anténor
 Toi aussi Cassandre tu as un prétendant
 Moi seule on ne me désire pas
 Je fais peur aux Grecs

Les pleureuses ont cessé leur chant

Femmes de la prison
 Mon peuple en déroute
 Frappez-vous le cœur!
 Qu'on entende vos mains claquer
 Vos plaintes monter
 Pleurez Troie selon le rite!
 Que résonne l'Ida
 La montagne du destin
 La demeure du juge funeste!

CHŒUR I

67-162

LE CHŒUR

Au métier des larmes nous ne sommes pas novices
 Tu commandes un peuple de pleureuses endurcies

Voici des années que nous menons le deuil

Depuis qu'un Phrygien débarqua dans le port d'Amyclées
 Et fut l'hôte d'une ville grecque
 Depuis que Cybèle donna son pin sacré
 Pour qu'un navire fendît la mer
 Dix fois la neige a recouvert l'Ida
 Dix hivers les bûchers des morts ont dévasté ses bois
 Dix fois les moissonneurs ont tremblé dans les champs
 Dix ans où chaque jour fut un jour de deuil

Mais nos larmes d'aujourd'hui
 Ne sont plus nos larmes de naguère
 Le malheur que nous servons
 Est un malheur nouveau
 Femmes, lamentez-vous!
 Et toi, pauvre reine, donne le signal
 Nous t'obéirons
 Notre bande en haillons
 Est un chœur de pleureuses bien dressées

HÉCUBE

Fidèles amies, compagnes du malheur
 Cheveux dénoués
 Nuques souillées par la cendre tiède de Troie
 Préparez-vous au deuil!
 Robes arrachées
 Nues jusqu'au ventre et les bras sans entraves
 Préparez-vous!

(Troisième livre, vers 126-129), scène dans laquelle elle est assise dans sa chambre, reproduisant en direct la guerre de Troie sur une tapisserie. Son fil court sur le métier à tisser, il entre et sort des crânes de morts vivants.

Norma Jeanne Baker de Troie

Anne CARSON

ED: L'Arche - - Extrait-

NORMA JEANE sous les traits de Truman Capote.

Vous entendez ça ? Des crânes de morts vivants !
Qu'est-ce qu'on fait ici ?
Quelle guerre à Troie ? Est-ce que tout le monde s'en fout ? Dieux de l'amour et de la haine ! Est-ce qu'ils ne sont pas le même dieu ? Nous toutes et tous, toutes nos vies, à la recherche de l'ennemi parfait – moi, Hélène, Pâris, Ménélas, tous ces Grecs fous à lier ! Tous ces Troyens malheureux ! mon cher Jack adoré ! Jack et moi on se disputait tout le temps. Je ne me souviens de presque rien sauf des disputes – chaque dispute une guerre pour mettre fin à toutes les guerres, vous savez comment ça marche, une guerre juste, la dernière guerre, la pire dispute que vous ayez jamais traversée, c'est la dernière que vous pourrez supporter, cette fois vous allez mettre les choses au clair d'une manière ou d'une autre ou c'est fini, il verra ce que vous voulez dire, il verra que vous avez raison, les disputes n'ont aucun sens à part montrer qu'on a raison, n'est-ce pas ? une bonne fois pour toutes. Vous vous sentez vieux. Déplacé. Maladroit. Vous prenez deux chaises et vous vous asseyez sous la véranda. Ou dans la cuisine. Ou le hall d'entrée. L'enfer arrive. C'est comme si la guerre était déjà là, qu'elle attendait, chacun de vous deux coulés à l'intérieur d'elle comme du béton à l'état liquide. Les chaises dans lesquelles vous êtes assis ne sont pas les bonnes chaises, ce sont les chaises dans lesquelles vous ne vous asseyez jamais tellement elles

sont inconfortables, vous n'arrêtez pas de vous dire qu'il faudrait vous lever mais vous ne le faites pas, votre nuque vous fait mal, vous détestez votre nuque, le soir approche. Les oiseaux vont et viennent dans le jardin. La guerre se déverse de vous deux, tiède, son odeur nauséabonde. Vous faites un bond en arrière pour vous éloigner d'elle et vous devenez des enfants, chaque phrase que vous prononcez revient vous frapper, frapper à la figure de l'enfant que vous êtes encore, chaque phrase n'est pas du tout ce que vous vouliez dire mais le sens de ce que vous dites n'arrête pas de se contracter, ou se dilater, ou se dilater et se contracter, comme des étincelles qu'on verserait sur de l'essence, *Putain de merde ! J'emmerde tout ça !* plus aucune raison de vivre. Vous commencez à avoir des vertiges. Il devient vraiment odieux. Ta mère était comme ça. Arrête de pleurnicher. Inutile de faire semblant de demander *Mais c'est quoi le problème ?* Ne quitte pas la pièce. Je dois sortir de cette pièce. À bout de souffle, à lancer des accusations, je n'accuse personne ! Comment ça tu n'accuses personne ! Les heures passent ou est-ce qu'elles ne passent pas. Vous répétez les mêmes choses ou est-ce que ce sont des choses différentes ? L'enfer a une odeur viciée. Les disputes n'ont aucun sens, le seul sens de la dispute, c'est la dispute elle-même. Vous vous sentez raidie. Vous détestez ces chaises. Rien n'est réglé. Il fait trop noir pour voir quoi ce soit. Vous allez tous les deux au lit et vous vous endormez un peu, vous vous touchez un peu. Dans la nuit un cauchemar. Un oiseau gigantesque, ou un insecte, quelque chose avec des ailes, essaye de se poser sur votre nuque, vous ne pouvez pas voir ce que c'est ou vous en débarrasser. Peur absolue. Cris surnaturels. Il vous secoue pour vous réveiller. Oh ma chérie, il dit. Il utilise sa voix intérieure, douce, sa voix la plus douce. La distance entre cette voix et la voix de la dispute mesure votre monde dans sa totalité. Comment est-ce qu'une voix

peut changer à ce point. Vous êtes sauvée. Il vous a sauvée. Il le voit, vous êtes sauvée. Un apaisement se fait ressentir, tandis que la rosée du matin se forme sur les feuilles. Et pourtant (vous vous dites soudainement) vous-même vous ne possédez pas cette voix intérieure, aussi douce – pas étonnant qu'il soit si seul. Vous ne pouvez pas lui offrir ce refuge, ne pouvez pas le sauver, jamais, et bien que les origines en soient physiologiques, ou génétiques, ou qui sait quoi d'autre encore, vous comprenez que ce manque en vous est ressenti par lui comme un rejet. Personne ne peut guérir ça. Vous décidez tous deux sans dire un mot de simplement – passer à autre chose. Vous vous serrez l'un contre l'autre. Dans la nuit, dans le silence, l'étreinte se défait lentement et le silence vous purifie et vous dépose sur les rives du sommeil.

Le matin arrive. Troie est encore là. Vous entendez plus bas les fracas de tous ceux qui enfilent leur armure. Vous allez à la fenêtre.

Elfriede Jeli-neh

- les Suppliants - Ed L'Arche

J

Vivants. Vivants. C'est le principal, nous sommes vivants, et ce n'est pas beaucoup plus qu'être en vie après avoir quitté la sainte patrie. Pas un regard clément ne daigne se tourner vers notre procession, mais nous dédaigner, ça ils le font. Nous avons fui, non pas bannis par notre peuple, mais bannis par tous ça et là. Tout ce qui est à savoir sur notre vie s'en est allé, étouffé sous une couche d'apparences, plus rien ne fait l'objet de connaissance, il n'y a plus rien du tout. Il n'est plus nécessaire non plus de s'emparer d'idées. Nous essayons de lire des lois étrangères. On ne nous dit rien, nous ne sommes au courant de rien, nous sommes convoqués puis laissés en plan, nous sommes tenus d'apparaître, nous sommes tenus d'apparaître ici, puis là-bas, mais en quel pays, plus accueillant que celui-ci, et nous n'en connaissons point, en quel pays pouvons-nous mettre les pieds ? Aucun. Nous avons mis les pieds dans le plat. Nous avons été refoulés. Nous nous allongeons sur le sol froid de l'église. Nous nous relevons. Ne mangeons rien. Nous devrions pourtant recommencer à manger, à boire du moins. Nous avons ici une ramée pour la paix, les rameaux d'un palmier à huile, non, d'un olivier, nous les lui avons arrachés, oui, et puis ceci aussi, tout recouvert d'inscriptions ; nous n'avons que ça, à qui pouvons-nous la remettre, cette pile, nous avons noirci deux tonnes de papier, bien sûr qu'on nous a aidés, nous

le brandissons d'un air suppliant, ce papier, non, des papiers nous n'en avons pas, juste du papier, à qui pouvons-nous le remettre ? À vous ? Eh bien voilà, c'est pour vous, mais si vous n'en faites rien, il nous faudra tout recopier et tout imprimer de nouveau, vous le savez, non ? Dieux là-haut dans le ciel, nous joignons les mains avec dévotion, oui, c'est à vous que nous nous adressons, tournez vos regards vers nous !, nos prières vous sont adressées, oui, vous, vous à qui appartiennent cette Cité et cette terre et certainement aussi les eaux sereines du Danube et encore plus certainement les sacrificateurs qui règnent dans les bureaux : d'abord vous nous dites ceci, ensuite vous nous dites cela, et nous ne pouvons satisfaire à rien, c'est juste, mais justes, vous ne l'êtes pas non plus, vous les anges, plus toi, cher Père qui êtes aux cieux. Que pouvons-nous faire contre vous ?, vous avez tous les droits, vous avez tous les pouvoirs. Hé, vous : pourriez-vous nous dire s'il vous plaît, qui, quel dieu habite ici et est responsable, dans cette église nous savons qui c'est, mais il y en a peut-être d'autres, ailleurs, il y a un président, un chancelier, une ministre, voilà, et il y a bien sûr aussi ces sacrificateurs, on s'en est rendu compte, pas au royaume d'Hadès, on les trouve tous juste à côté, toi par exemple, peu importe qui, toi, qui que tu sois, toi, Jésus, le Messie, le Messager bordélique, peu importe, toi qui preserves le foyer, l'espèce, tous les dévots, tu ne nous as pas recueillis, puisque nous sommes venus de notre plein gré, venus dans ton

église telle une procession en demande d'asile, s'il vous plaît aidez-nous, Dieu, s'il vous plaît, aidez-nous, notre pied a foulé vos rivages, notre pied a foulé bien d'autres rivages encore quand il était chanceux, mais maintenant, que va-t-il se passer ? La mer a failli nous anéantir, les montagnes ont failli nous anéantir, aujourd'hui nous sommes dans cette église, demain nous serons dans ce cloître, grâce à Monsieur le Seigneur, grâce à Monsieur le président, on nous les a donnés en gage, ils se sont engagés, mais où serons-nous après-demain et encore après ? Où nous refusera-t-on un lit, où pourrons-nous monter de force dans un lit, où nous mettront-ils à la porte, où pourrons-nous enfouir nos propres os, et qui s'en chargera ? Qui fera cela pour nous ? Qui veillera à ce que nous, qui existons, soyons vus, et sans le moindre dégoût ? Ceux chassés des rives du ruisseau, du bord de mer, des bocages de la patrie, pleurant douloureusement leur patrie perdue, désorientés par la colère de leurs mères dénaturées, vous pouvez les voir ici, aucun ne se vante de sa descendance, ça ne lui servirait à rien de toute façon, et pourquoi s'il vous plaît, pourquoi êtes-vous furieux contre nous vous aussi ? Nous ne le comprenons pas. La douleur est une amie de longue date, c'est vrai, mais qu'avons-nous fait pour que vous continuiez de semer la peur, la peur est partout, peur des miens que j'ai abandonnés, peur de devoir rentrer, mais davantage encore peur de vous, peur de devoir rester, peur de n'avoir pas le droit de rester, vous